Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 39 (2016)

Artikel: La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier : l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XIe-XIIIe siècles)

Autor: Martinez, Gilles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1077830

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier: l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XIe–XIIIe siècles)

Gilles Martinez

Lorsque l'on évoque le champ de bataille du Moyen Age, les images qui viennent immanquablement à l'esprit sont celles des charges de chevaliers et des mêlées confuses, des actes de courage et des massacres, des cris des devises et ceux d'agonie. S'ajoutent parfois à cela les clichés hollywoodiens où, quelle que soit l'époque représentée, des combattants, ayant revêtu de lourdes armures de plates dans lesquelles ils peuvent à peine bouger, s'affrontent en maniant une épée démesurément longue, après avoir abandonné bien vite un bouclier aussi encombrant qu'inutile. Ainsi, ce n'est pas sans un certain effort qu'il faut envisager le combattant médiéval[1] comme possiblement discipliné, à l'inverse des stéréotypes véhiculés dans la culture populaire et alimentés par les chansons ou le cinéma.

Cet effort – cette réflexion –, l'historien-expérimentateur doit lui aussi s'y astreindre. Mais s'il est habitué à considérer l'exagération ou le manque de fiabilité de certaines sources, il ne lui en faut pas moins se méfier d'une forme «d'inconscient collectif» plus insidieuse.[2] Celle-ci intervient dans l'abord de certaines positions ou certains mouvements qui pourraient être considérés aujourd'hui comme normaux, mais qui ont en fait changé plusieurs fois par le passé. Des gestes paraissant simples, comme un coup de poing, la marche, ou encore la station debout, se sont transformés au cours de l'histoire sous l'effet des diverses évolutions culturelles, technologiques ou scientifiques. Et ils ne sont que quelques exemples d'un «naturel» qui ne l'est pas forcement. Loin d'être une évidence, ce préalable doit revenir sans cesse à l'esprit lors d'un travail expérimental.

Le présent article veut illustrer ces difficultés, afin de mener une réflexion et proposer certaines bases méthodologiques pour l'expérimentation du geste guerrier collectif. Pour ce faire, il entend définir ce qui apparaît comme les trois étapes majeures, allant de l'analyse «historienne» des sources à un «cycle expérimental» précis et complet, en incluant une phase intermédiaire ou «cycle pré-expérimental». Les exemples sont choisis dans le cas de l'infanterie du Moyen Age féodal, troupes

1 Ainsi qu'il est défini dans l'ouvrage collectif pionnier: Le combattant au Moyen Age (actes du XVIIIe Congrès de la société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public: Montpellier 1987), Paris 1991.

2 Tel qu'identifié et analysé par l'historien du cinéma John Aberth, A Knight at the Movies: Medieval History on Film, New York/London 2003.

où il peut être observé une certaine cohérence dans les formes du combat.[3] Il faut finalement préciser, avant tout développement, qu'il est hors de propos ici de présenter une étude complète de l'art de la guerre des unités à pied des XIe–XIIIe siècles, mais qu'il s'agit de faire un point de méthode en nous appuyant sur un exemple précis, en l'occurrence un geste du lancier de première ligne: celui qu'il peut réaliser en rangs compacts, la lance couchée sous l'aisselle.[4]

L'analyse historique

Les unités d'infanterie du Moyen Age central n'ont fait l'objet jusqu'à présent que d'un nombre restreint de travaux dans la littérature scientifique francophone.[5] Ceux-ci sont moins importants encore si on les considère du point de vue de l'histoire du geste. Le caractère récent de la discipline ou encore les difficultés liées à l'expérimentation du combat de groupe[6] n'expliquent pas tout. Le domaine semblait «réservé» jusqu'à présent au monde de l'histoire vivante: avec plus ou moins d'adaptation aux armes et usages de l'époque – et donc d'intérêt scientifique –, des reconstituteurs contemporains tentent d'appliquer des cadres, des ordres ou des formations… Les contributions de cette sorte – faut-il le préciser? – sont d'une qualité très variable, parfois intéressantes, mais toujours trop peu diffusées.[7]

Pourtant, les recherches – à caractère scientifique – sur le geste sont susceptibles d'amener de vrais éclaircissements pour la connaissance historique, et ce à différents niveaux. Outre les apports directs à la discipline, qui seraient en eux-

3 Cette question est traitée – entre autres choses, mais de manière restreinte à l'exemple de la France méridionale – dans notre thèse de doctorat: La *res militaria* dans l'espace toulousain du XIe au XIIIe siècle, Université Paul Valéry-Montpellier III.

4 Pour le lecteur désireux d'avoir plus d'informations, notamment sur l'art du combat des XIe–XIIIe siècles ou encore l'apport des sources de cette période pour l'histoire du geste *(infra)*, nous renvoyons à notre thèse de doctorat, citée dans la note précédente.

5 Parmi ceux-ci, se trouve notamment l'ouvrage pionnier, mais trop méconnu, de Henri Delpech: La tactique au XIIIe siècle, 2 t., Paris 1886. Il faut par ailleurs préciser deux points sur cette pauvreté de la littérature scientifique française. D'une part, celle-ci détonne comparativement au nombre élevé d'études sur la chevalerie. D'autre part, elle n'est pas représentative de l'ensemble des recherches internationales, notamment anglophones, lesquelles se penchent plus fréquemment sur les questions liées à l'infanterie: par exemple, David Nicolle (Arms and Armour of the Crusading Era, 1050–1350, 2 t., Londres 1988; French Medieval Armies 1000–1300, Londres 1991), Maurice H. Keen (Nobles, Knights and Men-at-arms in the Middle Ages, Londres 1996; Medieval Warfare: A History, Oxford 1999) ou encore John Keegan, pour son regard sur le simple soldat que nous souhaitons avoir, même si ses travaux ne concernent pas uniquement l'époque féodale (The Face of Battle: A Study of Agincourt, Waterloo, and the Somme, London 1976; A History of Warfare, London 1993). Il en va de même, en Allemagne, pour les recherches de Hans-Henning Kortüm (Krieg im Mittelalter, Berlin 2001; Kriege und Krieger 500–1500, Stuttgart 2010).

6 *Infra.*

7 Par exemple, en France, parmi les quantités d'exercices effectués à l'occasion de manifestations historiques, seul Chris Mézier, à notre connaissance, a proposé une petite synthèse de ses expériences – très discutable, mais qui a le mérite d'exister: http://www.petit-fichier.fr/2012/05/05cadreordrechris13 (consulté le 12.01.2015).

mêmes suffisants, elles renseignent aussi sur les hommes de cette époque. Ainsi, voit-on apparaître chez ces combattants d'infanterie – délaissés au profit des chevaliers, mais qui étaient pourtant plus nombreux[8] –, de nouveaux éléments définissant leurs fonctions et leurs rôles au sein des armées médiévales. Enfin, avec l'histoire du geste et des techniques, c'est un pan même des sciences historiques qu'il faut redéfinir. Pour notre sujet, par exemple, la question de la faisabilité et de l'intérêt de la lance couchée sous l'aisselle pour un soldat à pied induit la problématique d'une éventuelle reproduction du modèle chevaleresque par les artistes du temps. L'expérimentation peut permettre ici, non pas de trancher de manière définitive, mais *a minima* d'incliner vers une hypothèse ou une autre. En retour, les domaines artistiques (histoire de l'art, de la littérature, etc.) se retrouvent donc concernés par nos problématiques expérimentales.

Volontairement, donc, le parti pris a été de mener nos tests à contre-courant de ce qui pouvait être fait jusqu'alors: d'une part, d'agir en dehors du cadre de la reconstitution, avec un protocole scientifique permettant la critique des données[9]; d'autre part, en partant moins de la formation globale où l'individu disparaît au profit du collectif, que de l'individu et de sa place dans la formation.[10] Ce double renversement des perspectives permet un travail moins limité, et en un sens moins biaisé. En effet, par ce procédé, l'armement devient une donnée centrale – la principale, même. Or, celui-ci se trouve être le seul type de sources directes à notre disposition pour les XIe–XIIIe siècles.[11] Comme l'équipement de cette époque ne variait pas, ou très peu, entre un combat singulier et un combat collectif, et comme la question de son port, de son rôle et de son usage peut être aussi analysée dans le premier contexte, il est alors possible de se servir en partie des informations recueillies lors d'expérimentations sur le duel – lesquelles permettent de disposer de données plus fiables[12] – pour celles menées sur le champ de bataille.

Il convient donc, en amont de la phase expérimentale, d'envisager le matériel en usage par l'infanterie des XIe–XIIIe siècles. Naturellement, il ne s'agit pas ici de dresser une liste exhaustive de l'armement de cette période. Un corpus réduit de

8 Voir notamment Jean Flori, Chevaliers et chevalerie au Moyen Age, Paris 2008, pp. 114–119; et Philippe Contamine, La guerre au Moyen Age, Paris 1980, pp. 159–169.

9 *Infra*, partie 2 et 3.

10 Il faut préciser que cette question concerne sans doute plus le chercheur contemporain que l'homme médiéval, du moins d'après ce que laisse en voir les sources. Toutefois, il ne faudrait pas non plus trop grossir le trait et oublier que la formation individuelle fait partie des préceptes généraux de la tactique. Certains indices, qu'il faudrait analyser plus en détail, laissent même entrevoir une préoccupation médiévale vers un aguerrissement des combattants non-chevaliers.

11 Par distinction avec les époques postérieures, où nous possédons des livres de combat (dès le début du XIVe siècle, principalement aux XVe et XVIe siècles, voir Sergio Boffa, Les manuels de combat, Turnhout 2014), renseignant tant sur la mécanique humaine que sur celle de l'objet.

12 *Infra*, en particulier la note 30.

Figure 1: Sergent à pied. Chapiteau du cloître de l'abbatiale Sainte-Foy de Conques, début du XIIe siècle. Cliché de l'auteur.

sources iconographiques suffit à rendre compte du manque d'homogénéité de l'équipement des troupes à pied. En outre, certaines imprécisions du champ lexical ajoutent des difficultés d'identification à l'ensemble. Sans doute ne faut-il donc

pas être trop strict dans la définition de l'équipement du sergent: l'hétérogénéité devait être la règle dans ces armées.[13]

Malgré tout, certaines caractéristiques générales se distinguent. Le trait le plus fréquent est le port quasi systématique du grand bouclier. Celui-ci peut être de différents types (écu normand ou aragonais, rond, etc.) et a tendance à se raccourcir sensiblement sur la période (il semble qu'il reste toutefois plus long que celui du cavalier). La tête est généralement protégée, au minimum par une cale rembourrée, plus souvent par une coiffe de mailles ou un casque (là encore, de formes variées), parfois par l'association de ces éléments. Le visage en revanche est systématiquement découvert. Enfin, si la lance apparaît comme l'arme majoritaire, il faut noter aussi l'usage non négligeable d'autres armes d'hast ou de poing. De l'ensemble de ces éléments se dégage l'impression d'une certaine complémentarité de l'équipement[14], laquelle pourrait être associée à des usages spécifiques des troupes à pied.

Suite au premier travail sur l'armement – et, par extension, sur le combat singulier –, il devient dès lors possible d'aborder des sources plus spécifiques aux formations militaires. Quelles données historiques permettent de renseigner sur la nature des formations de ces combattants à pied, apparaissant imprécisément dans de nombreux témoignages? Le chercheur se heurte en fait aux difficultés d'un corpus disparate[15]...

Quelques éléments de réponse peuvent être apportés par les chansons de geste. Les mentions sont sibyllines – il faut l'avouer –, mais un examen attentif laisse voir des indices sur l'attroupement, l'ordre et les espacements dans les rangs. Ainsi, par exemple, dans la *Chanson d'Antioche*[16], chanson de geste en ancien français du début du XIIe siècle, relatant la prise d'Antioche par les Croisés lors de la première croisade (1098):

> [Les Français] sortirent de la ville en bon ordre et en rangs serrés.[17]
> Le lendemain matin, quand l'aube se mit à poindre, hommes de troupe et chevaliers s'équipèrent et se munirent de maillets de fer et de pics d'acier aiguisé. Sortant des tentes en rangs serrés, ils se placèrent en bon ordre et plus de quatre cents trompettes lancèrent leurs sons éclatants.[18]

13 Sur l'armement, voir notamment Claude Gaier, Les armes, Turnhout 1979.

14 Cette complémentarité doit être envisagée de manière large, en associant notamment les armes et les usages de la cavalerie. Il est donc hors de propos de le faire ici: nous renvoyons le lecteur une nouvelle fois à notre thèse de doctorat (citée en note 3).

15 Précisons à nouveau ici qu'il ne s'agit pas de faire une analyse complète des sources, mais bien d'illustrer par quelques exemples de différents types la démarche analytique précédant les démarches expérimentales.

16 Anonyme, La Chanson d'Antioche, éd. Bernard Guidot, Paris 2011.

17 Vers 2554: Et issent de la vile et rengiés et serrés. (*Ibid.*, pp. 392–393.)

18 Vers 3200–3204: El demain, quant li aube se prist a esclairier, / S'adouberent par l'ost serjant et chevalier Et portent mals de fer et pis turcois d'acier. / Des herberges s'en issent serré et font rengier, / Plus de .IIII.C. cors i fisent grailloier. (*Ibid.*, pp. 442–443.)

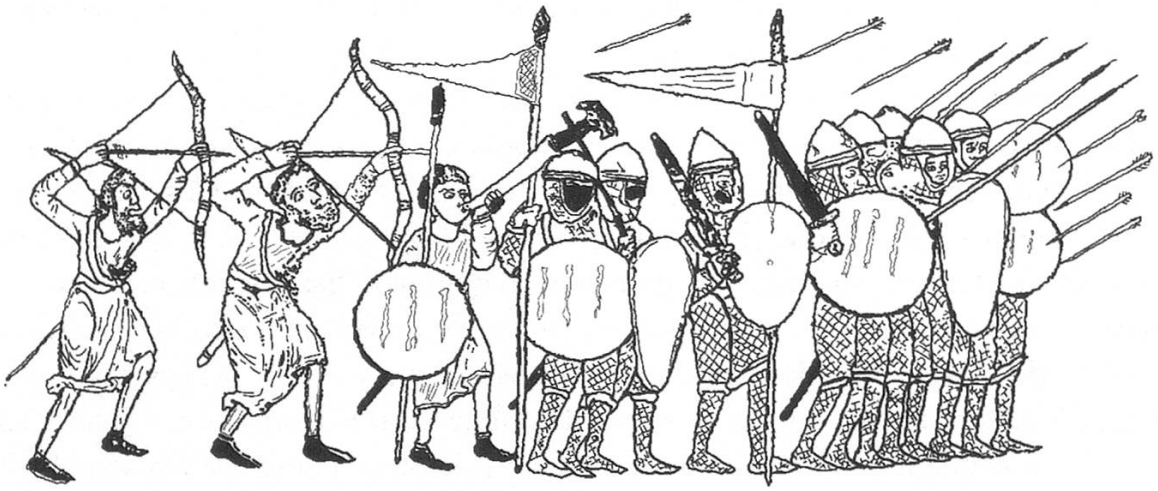

Figure 2: Formation d'infanterie. D'après le *Commentaire sur l'Apocalypse et le Livre de Daniel*, Espagne (Tolède?), v. 1220 – New York, Morgan Library, ms. M 429, fol. 149 v. Dessin: Sylvain Masson.[19]

Si les chansons de geste sont souvent assez peu précises sur les détails guerriers de l'infanterie, on pourrait s'attendre à ce que les histoires ou les chroniques le soient d'avantage. Or généralement, il n'en est rien. Traditionnellement rédigées de la main d'un clerc, ces sources ne s'avèrent pas très éloquentes ou fiables en matière d'art militaire. Toutefois, avec la diffusion de l'écrit au cours du XIIIe siècle, certaines trouvent leur origine au sein du monde laïc. C'est le cas de la *Vie de Saint Louis*, écrite par Jean de Joinville.[20] Son témoignage est d'autant plus précieux que – fait rare – l'auteur a réellement combattu au cours des événements qu'il relate. Le sénéchal de Champagne, proche compagnon du roi, rapporte ainsi le débarquement des Croisés sur la plage de Damiette, lors de la septième croisade, en 1249:

> Aussitôt qu'ils [les cavaliers légers égyptiens] nous virent à terre, ils vinrent vers nous en piquant des éperons. Quand nous les vîmes venir, nous fichâmes les pointes de nos écus dans le sable et aussi les fûts de nos lances dans le sable, les pointes vers eux. Aussitôt qu'ils les virent disposées comme pour les atteindre au ventre, ils tournèrent devant derrière et s'enfuirent.[21]

19 La version originale de cette enluminure est consultable en ligne: http://www.themorgan.org/collections/swf/pageEnlarge.asp?id=540 (08.08.2014).

20 Jean de Joinville, Vie de Saint Louis, éd. Jacques Monfrin, Paris 1995.

21 § 156: Si tost comme il nous virent a terre, il vindrent ferant des esperons vers nous. Quant nous les veismes venir, nous fichames les pointes de nos escus ou sablon et le fust de nos lances ou sablon et les pointes vers eulz. Maintenant que il virent ainsi comme pour aller parmi les ventres, il tournerent ce devant darieres et s'en fouierent. (*Ibid.*, pp. 238–239.)

A l'instar de certaines sources écrites, la nature généralement artistique de l'iconographie rend son interprétation délicate. L'expérimentateur ne serait-il pas tenté d'y voir une réalité historique, là où il n'y a qu'une recherche stylistique? La plus grande prudence est donc nécessaire dans l'abord de l'image, afin de ne pas être orienté sur des pistes faussées par les stéréotypes, les modèles, ou encore les aspects symboliques ou allégoriques d'une œuvre.[22] Toutefois, il faut aussi reconnaître que certaines de ces images semblent refléter une vision réaliste du combat.

La Figure 2 illustre une formation d'infanterie. Face à un ennemi (non visible ici), un groupe compact de lanciers en équipement lourd (casques, hauberts de mailles…) se protège, boucliers imbriqués, de tirs de flèches. D'autres guerriers, plus espacés et équipés d'armes de poing (épées et hache), auxquels se sont joints les porteurs de bannières, sont figurés au deuxième rang.[23] Enfin, à l'arrière se trouvent les unités les moins protégées: des archers, tirant par-dessus leurs propres troupes, ainsi qu'un musicien (sonneur de cor), tous probablement en vêtements civils. L'ensemble de ces éléments s'éloigne de l'iconographie biblique plus traditionnelle et laisse entrevoir un caractère organisé, qui semble une possible représentation de la réalité du champ de bataille.[24]

D'une manière un peu surprenante, le témoignage sur le combat de groupe le plus précis à ce jour est contenu dans un recueil de textes législatifs. Les *Siete partidas*[25] furent élaborées sous le règne d'Alphonse X le Sage, entre 1256 et 1265, par un groupe de juristes castillans dirigés par le roi en personne, dans le but d'uniformiser la législation du royaume de Castille. À la *Secunda partida*, la loi XVI du titre XXIII entend dire «combien il y a de types de divisions militaires, et comment elles peuvent être distinguées». Elle décrit de manière assez détaillée sept formations: la haie, la meule, le coin, le mur, l'enceinte (ou cour), les ailes et l'attroupement. S'il n'est pas certain qu'elles soient toutes destinées à l'usage de l'infanterie, une au moins – l'enceinte – lui est spécifique.

Les données sur l'affrontement collectif au Moyen Age central sont donc pour le moins éparses et souvent le chercheur parcourt des œuvres complètes pour n'y trouver finalement qu'une courte mention à une quelconque organisation. Cependant, cette même pluralité des sources assure par recoupement une certaine fiabilité de l'information, puisque différents documents, de type et d'origine variés, assurent parfois d'une même réalité du combat. Ainsi, comme il apparaît assez

22 Jérôme Baschet, L'iconographie médiévale, Paris 2008; Olivier Boulnois, Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Age (Ve–XVIe siècle), Paris 2008.

23 C'est du moins l'hypothèse la plus probable, mais il pourrait s'agir aussi de la représentation des ailes.

24 Voir également David Nicolle, European Medieval Tactics, t. 1 (The Fall and Rise of Cavalry 450–1260), Oxford 2011, p. 56.

25 Samuel Parsons Scott (trad.) et Robert I. Burns (éd.), Las Siete Partidas, 5 vol., Philadelphie 2001.

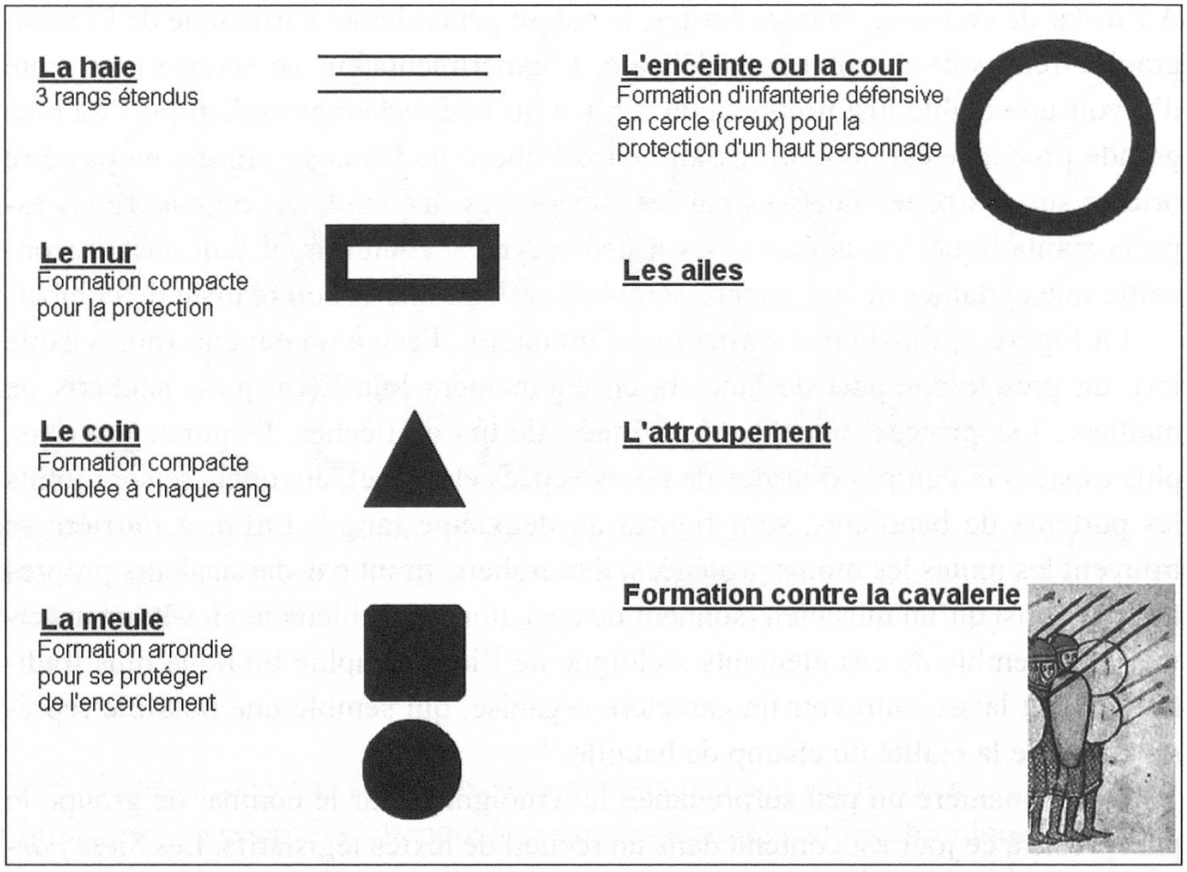

Figure 3: Hypothèse de formations d'infanterie, d'après les sources des XIe–XIIIe siècles. Schéma de l'auteur.

régulièrement des traces d'ordre au sein des rangs ou certains traits généraux en matière d'armement, il ne faut guère s'étonner au final de trouver – très ponctuellement – des détails plus précis sur l'organisation et les fonctions de ces formations.[26] Formations à soumettre à présent aux règles et usages de la méthode expérimentale.

Le cycle pré-expérimental

Après le travail d'historien *stricto sensu* intervient ce que nous nommons le «cycle pré-expérimental». Celui-ci se définit comme une phase transitoire permettant d'amener un premier ressenti sur le champ étudié. S'il n'exclut pas l'usage traditionnel de la méthode DiPHTeRIC (Données initiales, Problème, Hypothèse(s), Test, Résultats, Interprétation, Conclusion)[27], il semble préférable de le distinguer

26 Delpech, *op. cit.*, pp. 267– 393; Nicolle, *op. cit.*, t. 1, pp. 42– 57.

27 Jean-Yves Cariou, La formation de l'esprit scientifique – trois axes théoriques, un outil pratique: DiPHTeRIC, in: Bulletin de l'Association des Professeurs de Biologie et Géologie 2 (2002), pp. 279–320.

d'un cycle expérimental «classique», car il ne peut être aussi cadré, du fait de la nécessité de prise de sensation – on pourrait dire de prise d'expérience – avec les principales données issues des sources (pièces archéologiques, postures récurentes dans l'iconographie, etc.).[28]

Outre cet apport kinesthésique (mais fortement en lien avec lui, car issu de lui), le cycle pré-expérimental en permet d'autres, qu'il est possible de regrouper en deux catégories. Il vient tout d'abord à l'esprit les éléments historiques, puisqu'en donnant les bases nécessaires, ces premiers tests amènent les premières réponses, mais aussi de nouvelles questions. C'est ainsi que se dessine, assez naturellement, une hiérarchie du travail à effectuer. De là résulte un deuxième type d'apports que sont les éléments méthodologiques. Cette pratique initiale de l'expérimentateur le confronte aux difficultés particulières du domaine étudié. En cernant ces difficultés, il peut ainsi affiner la méthodologie qu'il doit poursuivre.

Le cycle pré-expérimental doit donc conduire à une appréhension globale du sujet analysé, sans perdre de vue les sources. C'est pourquoi nos tests ont débuté avec les informations récurrentes sur le combat de groupe : les formations attestées, et notamment les variations de densité des rangs (serrés ou espacés); la présence de plusieurs lignes, lesquelles peuvent se soutenir ou se relayer; l'utilisation de différentes armes.[29] Toutefois, afin de ne pas déboucher sur une vision trop restreinte – et restrictive pour la suite –, ces différentes données ont été conjuguées de façon assez libre, sans trop de cadres ou de limites.

Ce premier temps du travail expérimental a permis globalement d'accréditer les sources qui semblaient plus précises sur le combat de l'infanterie. Ainsi, les changements d'écart entre les hommes apparaissent tout à fait réalisables à l'échelle de petites unités (pour la dizaine, par exemple). Pour des groupes plus conséquents, il se peut qu'il y ait une complémentarité avec les lignes arrière. Si l'incorporation de celles-ci n'est pas évidente, elle peut effectivement s'envisager de manière ponctuelle pour apporter une aide aux troupes engagées. Il est enfin apparu que les armes d'hasts – la lance notamment – s'adaptaient plus facilement aux différences d'espacement que les armes de poing, lesquelles nécessitaient obligatoirement une certaine distance pour être manipulées.

Au regard du cycle pré-expérimental, les données principales, isolées depuis les sources, interagissent *de facto*. Il faut préciser immédiatement que ce n'est pas parce qu'elles ont été analysées ensemble que ce point s'est dégagé: les tests auraient pu être non concluants, comme ils l'ont été pour le geste des épéistes ou

28 Brice Lopez, Les jeux olympiques antiques. Pugilat, orthepale, pancrace, Noisy-sur-école 2010, pp. 42–44.

29 Ces éléments ont été définis suite au travail préalable d'analyse historique.

des massiers en rangs serrés. Cette complémentarité des armes et des types de combattants dans les formations d'infanterie est un fait classique au cours de l'histoire.[30] Pour l'époque médiévale, cela pouvait sembler différent, car le piéton est souvent considéré uniquement comme un soutien du cavalier, voire comme un auxiliaire à la bataille. La réalité apparaît plus complexe: une certaine solidarité devait exister chez les sergents à pied du Moyen Age central. Ce point amène par ailleurs beaucoup d'autres questions, non seulement sur les cadres d'ordre et de commandement, mais aussi sur l'entraînement et l'expérience des troupes.

Le cycle pré-expérimental permet aussi de toucher plus concrètement aux facteurs de difficultés, voire d'impossibilités, du sujet étudié. Pour le cas du combat de groupe, ils sont de trois sortes. Il y a tout d'abord la part pragmatique des moyens matériels: la quantité d'hommes présents sur un champ de bataille nécessite, pour la crédibilité des tests, des partenaires, adversaires et équipements nombreux et variés. Les composantes humaines – entraînement, état de forme, psychologie, moral – jouent également un rôle, mais se révèlent compliquées à appréhender, à isoler. Enfin, il faut observer la différence existant entre le geste historique, dont la finalité est la blessure ou la mort, et sa recréation contemporaine. La dangerosité du premier empêche (heureusement) toute réplicabilité immédiate lors de tests par la seconde.[31]

Naturellement, outre leur étendue, ces données ne sont pas isolées les unes des autres. Ainsi, pour un seul geste, il faut étudier son exécution par plusieurs combattants, avec un équipement, une expérience et un entraînement variés, cela face à des adversaires qui ont des équipements, expériences et entraînements tout aussi divers, le tout dans différentes situations. On comprend aisément que cette multiplication exponentielle des possibilités, comme des facteurs d'incertitude, rend l'expérimentation du combat de groupe particulièrement longue et ardue. L'idée consistant, à l'instar du combat singulier, à expérimenter ensemble le maximum, voire l'intégralité, des données est donc impossible à réaliser.

Cette impossibilité, mais aussi les premières réponses apportées et les nouvelles questions soulevées par ce cycle pré-expérimental, obligent le chercheur à s'adapter et à établir clairement une méthodologie à suivre lors des cycles expérimentaux ultérieurs. Comme il est impossible de recréer ne serait-ce qu'une situation complète d'un affrontement de groupe, il lui faut analyser par «isolat», c'est-

30 C'est le cas notamment dans la phalange grecque ou macédonienne, dans la légion romaine, dans les *tercios* espagnols de l'époque moderne, etc.

31 Il faut préciser que cet élément est spécifique à l'expérimentation du combat de groupe. En effet, pour l'expérimentation du duel, il est possible de travailler directement certaines finalités d'incapacité ou d'immobilisation de l'adversaire. La réalité du champ de bataille est, elle, plus meurtrière, et même s'il y a parfois la pratique de capture et de rançon, celle-ci s'adresse surtout aux chevaliers et non aux sergents d'infanterie.

à-dire en se concentrant sur un seul aspect du combat. Celui-ci doit être choisi initialement parmi les points les moins obscurs des sources. Enfin, de la même manière que l'historien a à cœur de définir précisément le contexte, l'expérimentateur doit poser un cadre strict à ses tests.

Le cycle expérimental

Les unités compactes de lanciers sont une donnée qui apparaît assez fréquemment dans les sources. De plus, la phase pré-expérimentale a permis d'en entrevoir l'importance. Aussi, notre premier cycle expérimental s'est-il naturellement porté sur cet aspect. Il y a été associé le geste de poussée à la lance, dont une relation s'était elle aussi dessinée au préalable. La méthode définie ci-dessus a donc été appliquée au cas étudié. Elle peut se résumer clairement dans le tableau suivant (Fig. 4).

Les résultats obtenus au cours de ce cycle expérimental ont été riches. Lors de leur interprétation, il s'est dégagé à la fois une concordance et une cohérence des données, malgré la précaution prise au départ d'employer divers procédés afin de ne pas orienter les réponses. Certains traits généraux sur le geste du lancier en formation resserrée se sont dessinés.

Les appuis et le corps se sont assez naturellement profilés et inclinés sensiblement vers l'avant, afin de pousser plus efficacement, mais aussi de faire face au mieux à la pression adverse. Le bouclier, porté sur le côté gauche, s'est placé quasi perpendiculairement à la ligne scapulaire, de sorte qu'il agissait comme une barrière entre les adversaires les protégeant au mieux de l'estoc des armes. A l'imitation du geste du chevalier, la lance, tenue à une main, s'est retrouvée plaquée sous l'aisselle, dans le but d'en assurer une meilleure prise. Enfin, la tête s'inclinait instinctivement vers l'avant lors de l'impact pour protéger le visage sans découvrir le reste du corps, ce qui avait pour conséquence de présenter à la lance adverse la partie sommitale du casque, généralement pointue, et donc sans point d'accroche.

Au niveau d'un groupe, les écus se sont imbriqués vers la droite, en se posant partiellement au-dessus de celui du partenaire immédiat. Rapidement, il est apparu que pour maintenir cette cohésion des rangs lors des déplacements, il était nécessaire d'avoir une certaine cadence. Celle-ci est rendue possible, assez facilement, par le contact entre les combattants, mais aussi par la vue. En effet, dans la position décrite ci-dessus, le regard est sensiblement de côté, ce qui permet de voir à la fois son adversaire et son équipier de droite. L'intérêt principal d'avoir un groupe compact semble résider dans la force qui se dégage de la pression collective et donne le sentiment de se transmettre à l'individu.

Face à la lance, cette position du mur est intéressante, car elle permet d'éviter des brèches où l'arme peut pénétrer. Réciproquement, cette formation explique (en

CYCLE EXPÉRIMENTAL : LA POUSSÉE À LA LANCE EN RANGS SERRÉS	
Observation du corpus de sources (partiel)	
[...] Quand son chevalier vit cela, il abandonna son maître et le cheval, et, au passage que je fis, pesa sur moi de sa lance entre mes deux épaules, et me coucha sur le cou de mon cheval, e**t me tint si pressé** que je ne pouvais pas tirer l'épée que j'avais à la ceinture. Je fus obligé de tirer l'épée qui était ma selle ; et quand il vit que j'avais tiré l'épée, il ramena sa lance à lui et me laissa.[1]	**Guerriers combattants.** Décret de Gratien, Bologne, v. 1170-1190 – Chambéry, BM, ms. 13, fo 105 (photo : IRHT-CNRS).
Problème – Y a-t-il une relation possible entre les formations d'infanterie en rangs serrés et les techniques de pression à la lance ?	
Hypothèses contextuelles – Dans le cadre d'un affrontement sur le champ de bataille. – Infanterie contre infanterie. – Geste exécuté à la lance associée au bouclier.	
[1] § 221 : *[...] Et quant son chevalier vit ce, il lessa son seigneur et son cheval, et m'apoia, au passer que je fis, de son glaive entre les II espaules et me coucha sur le col de mon cheval* ***et me tint si pressé*** *que je povoie traire m'espee que j'avoie ceinte. Si me couvint triare l'espee qui estoit a mon cheval ; et quant il vit que j'oz m'espee traite, si tira son glaive a li et me lessa.* (Jean de Joinville, *id.*, p. 276-279).	

Figure 4: Le cycle expérimental: l'exemple de la poussée à la lance en rangs serrés.

partie au moins) la nécessité d'appuyer et de presser la lance sur les boucliers ennemis. Ainsi, au lieu du du coup direct, lequel est difficile à porter même sur les zones peu protégées et expose à la venue au corps à corps sans usage possible de l'arme, il semble préférable d'amener ou de préparer la formation adversaire à se rompre, afin de la vaincre ensuite plus facilement.

Cadres expérimentaux des tests

Critères d'évaluation :
- Estimation de la faisabilité et du processus.
- Contextualisation de l'efficacité et des limites.

(N. B. : un critère objectif est l'observation de la capacité à maintenir la cohésion du groupe.)

Limitations :
- Emploi d'armes sécurisées (tests en groupe).
- Concentration sur l'opposition lancier-lancier (faciliter l'émergence du geste du lancier).
- Interdiction des manœuvres de contournement (absence d'ailes).

Elargissements possibles :
- Inclusion d'une deuxième ligne travaillant à l'identique.
- Variation des dispositifs.
- Opposition à différents adversaires.

Condition de réalisation (synthèse) :
- Conduite des tests à une vingtaine de reprises, avec des dizaines de répétitions des mouvements lors de chaque série.
- Variation des procédés (groupes allant de dix à trente pratiquants, avec différents niveaux, orientés par des consignes dissemblables, etc.).

Résultats (synthèse)

- Formation en rangs serrés avec la lance plaquée sous l'aisselle parfaitement réalisable (voir la description dans la partie « Interprétation des résultats »).
- En position défensive (sans déplacement), l'unité est extrêmement solide et difficile à rompre.
- En position offensive, face à un adversaire en rangs espacés, l'unité est généralement plus puissante. Cependant, cette formation peut manquer de réactivité et présenter des faiblesses sur les ailes (nouveaux tests expérimentaux à mener).
- Face à un adversaire utilisant la même formation, l'avantage est souvent à celui qui maintient la plus grande cohésion de groupe. Il est toutefois fréquemment observé que la désolidarisation ne se produit qu'après une pression avec les boucliers, les lances n'ayant servie qu'à « préparer le terrain » (nouveaux tests expérimentaux à mener).

Il va sans dire que ces quelques éléments ne prétendent pas cerner entièrement la façon de combattre de l'infanterie du Moyen Age central. Ils tentent d'apporter des éclaircissements sur un aspect particulier de l'affrontement. Mais naturellement, des élargissements sont possibles. En fin de cycle, ils peuvent donner de nouvelles pistes et aussi permettre ultérieurement de relier les isolats entre eux.

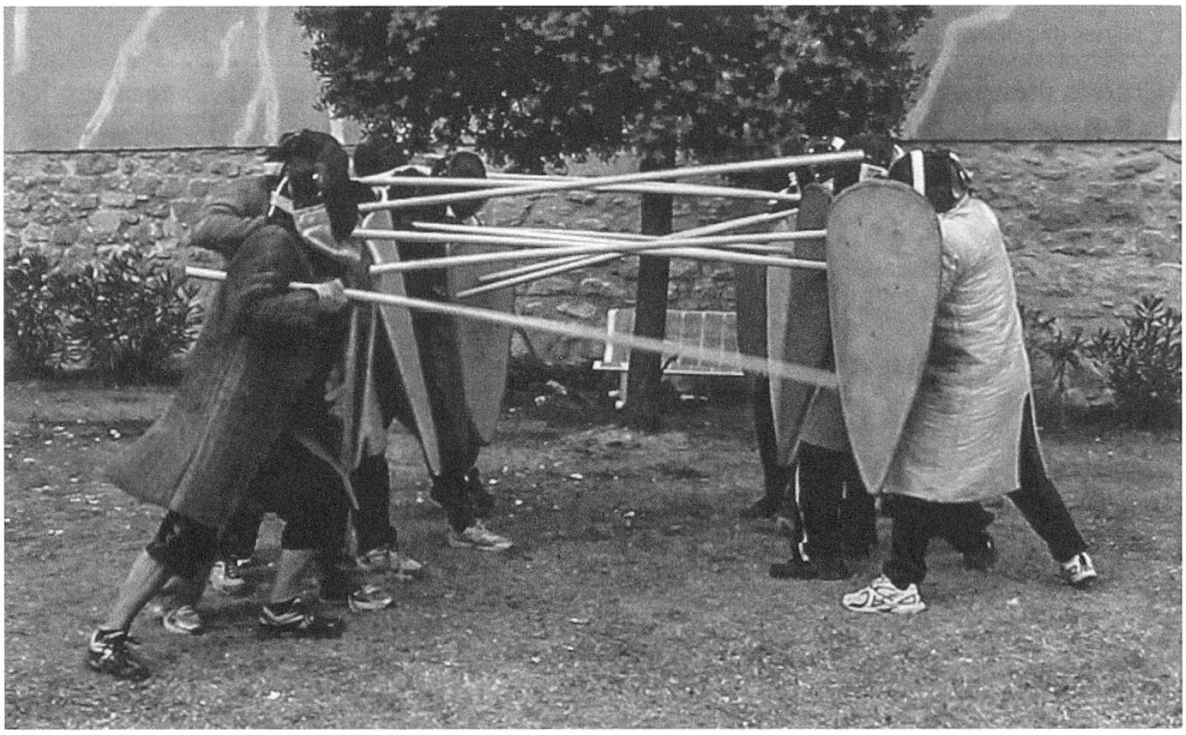

Figure 5: Expérimentation de la poussée à la lance en rangs serrés, menée avec l'association Les Milites de Dun, en octobre 2013. Cliché de l'auteur.

C'est ainsi que quelques variations des dispositifs ont été effectuées au cours de certains tests sur la poussée de lance. Il semble confirmé que ce geste est plus efficace en rangs serrés, car l'effet de pression est accentué par le groupe, et ce même si on profite des écarts pour avoir une deuxième ligne qui travaille à l'identique. En revanche, si le combattant du deuxième rang saisit sa lance en posture haute (prise inversée), il se crée une couverture sur les épaules de la première ligne, où une faiblesse avait été observée.

Toutefois, les éléments inconnus au sujet de la deuxième ligne semblent encore trop nombreux pour commencer l'expérimentation de sa relation avec la première. L'arme ou les armes utilisées, leur tenue, la gestion générale de ce rang, etc. sont autant d'éléments qu'il faut sans doute considérer prioritairement. A cela s'ajoute le fait que les caractéristiques de la première ligne, ou même des caractéristiques plus générales, sont encore bien peu définies. Citons de manière non exhaustive, le cadre d'ordre, la marche au pas, la capacité de perforation de la lance – laquelle n'est pas uniquement utilisée en poussée –, l'opposition à d'autres armes, entre différentes formations, autant d'éléments à envisager avant d'aborder plus en détail l'interaction entre les corps de troupes.

Pour le présent cycle, nous avons procédé à des tests lors d'une vingtaine de reprises (comprenant, à chaque fois, des dizaines de répétitions des mouvements), au sein de différents groupes, de différents niveaux, informés par différentes consignes. Cette méthode, qui demande un temps relativement conséquent pour arriver à cerner un seul geste, dans une seule situation, est néanmoins la seule permettant d'avoir des résultats fiables. C'est la raison pour laquelle il convient d'être prudent avant de faire des liens entre les différents isolats, voire d'envisager ceux-ci, car cela pourrait nuire à l'objectivité des tests ultérieurs. Il faut donc se montrer patient et admettre que cela prendra sans doute plusieurs années de recherche et d'expérimentation dans ce domaine avant de commencer à voir se dessiner des rapports.

Conclusion

S'il semble trop tôt et hors de propos ici d'essayer d'apporter des conclusions générales sur le combat de groupe du Moyen Age central, quelques nouvelles données commencent tout de même à apparaître.

Les premiers retours d'expérience portent naturellement sur le geste: gestes possibles ou impossibles à effectuer, gestes efficaces et économes, etc. Ainsi, la position de la lance couchée sous l'aisselle pour le combattant d'infanterie est non seulement possible à effectuer en rangs serrés, mais possède de surcroît une utilité manifeste, notamment lors de la venue à «la presse».

Associé à la complémentarité qui se dégage de l'équipement, l'usage des armes renseigne aussi sur ces hommes à pied, dont il a sans doute été trop dit qu'ils n'avaient qu'une piètre valeur militaire. Lors de nos tests, la prise et le maintien efficace des rangs serrés se sont révélés – à notre surprise – relativement facile à exécuter et à reproduire. Cela sous-entendrait que des rudiments martiaux pouvaient être enseignés relativement rapidement, sans nécessité de passer par un cadre militaire très strict ou dûment établi. En corrélation avec d'autres unités, les soldats d'infanterie seraient donc susceptibles d'avoir eu un rôle, si ce n'est déterminant, du moins plus important qu'il n'a été vu jusqu'alors. Naturellement, cela renvoie inévitablement aux questions plus vastes des formations et du commandement, mais avec de nouveaux apports et un regard neuf.

Au niveau des champs disciplinaires, l'exemple choisi tend à montrer qu'il ne faut pas catégoriser les modèles uniquement d'après des conventions littéraires ou iconographiques. Si, comme tendent à le prouver les tests, la tenue de la lance sous le bras n'est pas l'apanage des chevaliers, alors la reproduction de cette saisie par l'infanterie dans les œuvres artistiques n'est pas plus une copie du modèle équestre, mais bien le reflet d'une certaine réalité du champ de bataille. Ainsi, une meilleure

connaissance des pratiques permettrait de revoir le sens de certains gestes dans l'art et, par extension, le classement établi au sein des «catalogues gestuels».[32]

Enfin, au terme de cette étude, il semble important d'insister sur la méthode qui se dessine pour l'expérimentation du combat de groupe. A partir de la mise en place d'un premier cadre général, certains aspects plus précis – récurrent dans les sources – peuvent être approfondis, puis coordonnés ultérieurement. Si ce procédé doit être comparé – lorsqu'il y aura des publications scientifiques de leurs travaux – avec celui des autres expérimentateurs de la militaria historique, et peut donc encore fluctuer, il faut néanmoins noter que les caractères généraux d'une méthodologie expérimentale au sens large commencent à émerger[33]...

L'expérimentation a donc une place au rang des disciplines historiques. Il ressort des rencontres entre historiens du geste qu'elle est le procédé – l'outil – nécessaire à la redécouverte des techniques, au même titre que la numismatique est celui de l'histoire des monnaies ou la sigillographie celui de l'histoire des sceaux. Mais, de la même manière que le numismate ne peut étudier qu'à partir de l'invention de la monnaie, ou le sigillographe qu'à la création des sceaux, l'expérimentateur ne peut se substituer à l'apparition des sources sur le geste, qu'elles soient documentaires, iconographiques ou archéologiques. En aucun cas, il ne doit inventer pour satisfaire à un désir de pratique, ou encore pour coller à des réalités modernes, supposées ou fantasmées. Ce point peut sembler évident, mais il convient pourtant de le réaffirmer. Il fait ressortir un élément capital: l'expérimentation s'inscrit dans un processus large de compréhension du passé. Elle n'est ni une fin en soi, ni un prétexte. Elle est encadrée par les méthodes d'analyse historique, qui en sont le préalable et le but.

Au final, si nous sommes arrivés à montrer que l'expérimentation pouvait être rigoureuse, si nous avons apporté des preuves que l'expérimentation devait être considérée comme une science historique – certes, récente – au même titre que celles encore nommées parfois «disciplines auxiliaires à l'histoire», alors l'objectif de cet article aura été atteint.

32 François Garnier, Le langage de l'image au Moyen Age, t. 1 (Signification et symbolique) et t. 2 (Grammaire des gestes), Paris 1982 et 1989.

33 Le lecteur peut s'en rendre compte à la lecture du présent ouvrage.